



IVAN VIRIPAEV

JUILLET

traduction française tania moguilevskaia, gilles morel

ИЮЛЬ

SACD

henschel

SCHAUSPIEL

henschel SCHAUSPIEL Theaterverlag Berlin GmbH

Agent de l'auteur pour l'espace francophone : **Gilles Morel**

contact : gilles-morel@theatre-russe.fr

Note

L'auteur fait dans les textes originaux usage d'une ponctuation flottante, d'une concordance des temps dérégulée, d'un recours fréquent à la répétition et à la variation, au pléonasmisme et à la redondance, à l'allitération et à l'assonance à des fins poétiques et rythmiques propres à son écriture. Il n'a, par ailleurs, pas toujours choisi d'utiliser l'italique comme marque distinctive des didascalies. Les traducteurs ont scrupuleusement respecté ces options dans les versions françaises.

Juillet

Traduit du russe par

TANIA MOGUILEVSKAIA et GILLES MOREL

Titre original

Июль

Version 2019

(Version initiale 2006)

La version initiale de cette pièce a été traduite avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, centre international de la traduction théâtrale / Paris, et présentée pour la première fois en France le 13 novembre 2009 au Trident, scène nationale de Cherbourg-Octeville, dans une mise en scène de Lucie Berelowitsch.

Revue en 2019, la pièce est présentée en version anglaise au Baryshnikov Arts Center New York le 28 février 2020, dans une mise en scène d'Ivan Viripaev.

Actant :

l'interprète du texte est une femme.

.....

Remarque

Une femme entre sur scène. Elle est entrée uniquement pour interpréter ce texte.

.....

Note

Par convention, l'espace dans lequel se déroule l'interprétation du texte est divisé en quatre secteurs : A, B, C, D. Comme il a été dit, cette division est assez conventionnelle, elle peut se matérialiser physiquement (avec des lignes, des paravents ou autres éléments de décor), comme de manière invisible pour le spectateur (c'est-à-dire seulement dans la tête de l'interprète). La division en secteurs est une condition obligatoire pour l'interprétation. Un texte défini est interprété dans un secteur défini. Autrement, on peut pas.

TEXTE À INTERPRÉTER

Secteur A

Une maison a brûlé, dans la maison, deux chiens. La première, noire, une chienne, bâtarde, l'autre, un chien de berger, un mâle de six mois. Les tenais bouclés tous les deux dans la remise, pour qu'ils se carapatent pas, le temps que je finisse de poser la clôture autour de la maison, me restait à peine plus de cinq mètres de fil de fer à tirer, et tout était prêt, mais voilà, un incendie, et la maison qu'a brûlé comme un bout de carton en pas vingt minutes, et la remise, et les chiens, et tous les biens accumulés pendant de longues années, et tous les papiers, et tout l'argent, et tous mes projets d'avenir, tout qu'est plus rien que de la cendre grise, plus rien, reste rien que moi et le mois de juillet, au milieu de qui toutes ces foutaises sans pitié me sont tombées dessus.

Maudit sois-tu, foutu juillet, sois maudit, mois de juillet, jusqu'au bout de l'éternité !

J'ai demandé à Nikolaï, mon voisin : « Kolia, tu me laisses pieuter chez toi juste deux mois, juste le temps que je rassemble tous les papiers pour l'asile de Smolensk ? Juste deux mois, et après, une fois que tous mes certificats et mes cartes sont refaits, je partirai aussi sec "en résidence" à la maison de dingues de Smolensk, ça je te promets, et je te jure devant Dieu, que je traînerai pas, chez toi plus de deux mois. » Mais Kolia, mon voisin, retraité-mange-merde de profession, m'a couvert d'insultes trois fois de suite, à travers, sa clôture en piquets, m'a même pas laissé passer dans sa cour, du coup me voilà planté au milieu de la rue tout couvert de la tête aux pieds par ses saloperies, alors, que j'ai, pour lui, il y a pas six mois de ça, mendié pour lui auprès de notre chef de localité, un câble en

acier, pour que, le clebs de Kolia, puisse, attaché à une chaîne accrochée au câble, qu'on a tiré à travers toute la cour, courir, et protéger les petites affaires, dont personne a rien à faire, de ce merdeux. Et voilà que j'y suis allé et tout organisé, et on m'a même donné le câble, ce dont j'ai jamais douté, alors qu'à Kol'ka, ce suce-merde, personne et jamais, lui donnerait même pas un clou, surtout pas notre chef de la localité, qui a une chiasse couleur de lilas qui lui coule du cul, rien qu'à la simple apparition de Kol'ka à portée du regard, du chef de notre localité. Alors à cause de l'humiliation qui m'avait submergé, à cause de l'injustice, et à cause des insultes à mon égard de la part de ce connard, alors, j'ai sauté par-dessus son portail à moitié tout pourri, entré sans frapper, dans la maison, surpris ce verse-merde au beau milieu de la cuisine une assiette vide à la main, il allait vers la casserole sur la cuisinière, chercher sa soupe, attrapé sur la table la première chose qui me tombe sous la main, et j'y ai enfoncé le couteau, pile entre les lèvres de ce verse-merde, en lui trouant sa bouche carrément jusqu'au cou, pour qu'il, ce salaud, ne puisse plus avec semer des jurons, à tort et à travers, et puis encore, l'ai achevé avec le pied d'un tabouret, pour qu'il, renonce à jamais, à vexer celui, qui l'a aidé, et sorti des mauvaises passes, et a mendié, pour son clebs, auprès du chef de notre localité, ce câble en acier, qui m'est resté en travers de la gorge, et qui m'a bouffé jusqu'à mes derniers nerfs, dont personne a rien à faire, à part feu Nikolaï, qui n'a pas vécu jusqu'à son jubilé, et dont personne a rien à faire, à part lui, et lui, maintenant l'en a plus rien à faire non plus.

Dès le deuxième jour, après que j'ai enterré, Nikolaï, trucidé par moi, dans sa propre cave, le clebs dans la cour, attaché à la chaîne accrochée à mon câble en acier, s'est mis à couiner, alors que je le nourrissais tout le temps, alors que je lui jetais de bons morceaux par la fenêtre mais apparemment, ce clebs, il a senti quelque chose dans son cœur de bête et il s'est mis à s'ennuyer de son maître. Et comme,

pendant tout ce temps, j'étais caché dans l'izba de Kol'ka, sans donner aucun signe de ma présence, il était clair, que les hurlements de cette saleté de clebs, m'arrangeaient pas du tout, mais puisque la bête, inlassablement hurlait et hurlait, et avait pas l'intention de se calmer, alors voilà, j'ai été obligé, de lui filer un peu de viande mélangée à du verre pilé, si bien que dès le début de la soirée il vomissait du sang devant sa niche, et le matin du lendemain, l'était allongé dans le coin le plus éloigné de la cour, comme si j'y avais commandé, pour que personne puisse le voir de la rue, l'était allongé au fond de la cour tout raide, comme doit l'être un cadavre. Et moi je pouvais toujours pas me décider, est-ce que je dois quitter la maison de Kol'ka, et me diriger vers Smolensk pour chercher les papiers, pour l'asile, ou attendre encore un peu, le temps que tout ça se tasse, et le temps que s'arrête dans ma tête la cloche à vache, qui depuis deux semaines, sonne et sonne, dans la région de mon oreille droite, et arrive à sonner carrément jusque dans ma nuque chauve ? Ainsi, sois maudit, mon détestable ennemi, salaud de juillet !

Le cinquième jour de mon séjour secret chez le défunt Nikolai, des gamins du voisinage ont pointé leur nez juste devant les fenêtres, derrière la clôture en piquets, je suppose, envoyés par leurs parents, pour se renseigner, il serait pas malade des fois, le grand-père Kolia, que ça fait un peu longtemps qu'on l'a pas vu ? Et là, je me suis chié dessus parce que, si un des petits bonshommes qu'étaient venus au renseignement, il rentrait, chez moi, à l'intérieur de l'izba du défunt Kolia, j'y aurais alors, en douceur, bam et dans un sac, étranglé et affaire conclue. Me serais débarrassé du petit sac avec le petit corps en le jetant à la cave sur la poitrine morte du grand-père Kolia, et moi-même j'aurais le temps d'attraper le car de sept heures sur l'autoroute, et le temps qu'on se mette à chercher l'enfant, le temps qu'on hurle et qu'on pleure, je m'avancerais tranquillement par le car de ligne vers Smolensk même, sauf que là, ces

petits diables, ils étaient carrément six, et tous, comme fait exprès, de sexe et d'âge différents, si bien qu'il m'était pas possible d'avoir le dessus, et il fallait d'urgence prendre une décision : ou bien la cave, chez Nikolaï le saint-cadavre, ou bien à travers les potagers vers l'autoroute prendre le car de ligne pour Smolensk qui passe pile à sept heures ?

Que faire ?

Pile à sept heures, je suis sorti sur l'autoroute, et le car est apparu, sans une minute de retard, si bien que déjà à huit et demie, j'étais là-bas, sur place, à Smolensk, une énorme mégapole, mais pas où aller pour les gars comme moi, et pas où dormir pour les comme-moi. Et là-bas, la loi de la ville est la même pour tout le monde, c'est celui qu'est le plus fort qu'a raison. Et j'ai eu raison, parce que, en appliquant ma force, mon savoir-faire et mon adresse, malgré le fait que j'ai déjà dépassé les soixante-deux ans, eh bien tout de même, j'ai dévissé la tête à un orphelin clodo de sous le pont et l'ai jeté. La tête, et puis le corps aussi, évidemment putain, j'allais quand même pas les garder avec moi, balancé toute cette vermine dans le fleuve, et pour ce qui est de l'emplacement du clodo, de sa paillasse, et de ses cartons sous le pont du chemin de fer, les ai pris pour moi, pour l'instant, afin que je puisse, pour l'instant, y passer une nuit, me repérer, m'orienter un jour ou deux, et après ça, une fois rassemblé des nouvelles forces, sortir alors de sous le pont en ville, et commencer à chercher mon asile chéri, parce que j'ai déjà décidé pour moi, que j'irai là-bas aussi sec, sans certificat, ni papiers, comme je suis, direct, et leur demanderai une place, même pour un petit bout temps, et s'ils me prennent pour un petit bout de temps, alors je demanderai « la résidence », comme dans le vieux proverbe russe : « Le petit renard a demandé qu'on accepte juste sa petite queue sur le banc, mais une fois que les maîtres ont accepté sa queue sur le banc, il s'est trouvé soudain que le renard tout entier était couché sur la cheminée. »

Des nuits et des jours entiers que les trains me sont passés dessus, et le troisième jour de ma vie sous ce pont, quand je pouvais plus à cause de la faiblesse, de la faim et du bruit des trains, lever ni les bras, ni les jambes, le troisième jour, comme dans le proverbe, un renard sournois et abîmé s'est pointé, il s'est présenté chez moi, à dire vrai, c'était pas un renard, mais un chien, mais l'a commencé à se comporter tout comme le renard du conte, et d'abord, m'a placé sa queue sur les genoux, et ensuite est grimpé tout entier sur la cheminée, a blotti son flanc galeux tout contre mon visage, et il respirait, comme si on le gonflait avec une pompe à vélo. Je pouvais pas supporter longtemps une insolence pareille, et malgré le fait, que je n'avais même pas les forces, malgré le fait, que ça faisait trois jours, que je me levais pas, mangeais pas, et buvais que de l'eau de pluie dans une vieille boîte de conserve, eh bien tout de même, j'ai trouvé à l'intérieur de moi quelque chose, quelque part tout au fond, dans la région du cœur et du dos, quelque chose, qui a soudain, de nouveau, fait naître en moi, une soif, de vivre encore, et ça veut dire aussi la sensation de la faim, une telle faim, que toujours couché sur le dos, sans me lever j'ai étranglé la bestiole carrément sur ma poitrine, et après l'avoir étranglée, carrément toujours sans me lever j'en ai mangé une grosse moitié, commencé par la tête, et terminé à la moitié du corps. Et après je suis resté couché encore la moitié de la journée dans la flaque du sang du chien, et comme par conspiration, mais bien sûr c'est qu'une coïncidence en fait, pendant tout ce temps, pendant que je mangeais le chien, et la deuxième moitié de la journée après, quand j'étais couché dans les flots tièdes du sang du chien, pendant tout ce temps, au-dessus de ma tête, sur le pont du chemin de fer, pas un seul train de passagers n'est passé, même pas un train de banlieue tout minable, même pas un de marchandises, rien. Silence. Silence.

Je ne vois pas le ciel, au-dessus de moi, il y a le pont.

Silence.

Et dans ce complet silence, sonnante de la cloche à vache, je me suis enfin relevé de la paillasse du clodo, je me suis extirpé des cartons sanglants, je suis sorti de dessous le pont du chemin de fer. J'ai regardé où je pouvais aller, et vu une église sur une colline à l'extérieur de la ville de Smolensk, et j'ai décidé d'y aller, parce que, à mon avis, précisément là-bas, dans l'église du Christ, des gens plus qu'aucun autre, devaient savoir, où chez eux dans la ville se trouve l'asile pour les dingues.

M'approchant des portes du monastère, déjà dans les ténèbres complètes, au début, j'ai pensé « tout de même c'est pas une église toute simple, une église normale, mais tout un monastère, enculé de la bouche, qui voudra me laisser entrer ici, dans cet état-là et à cette heure-ci », mais ensuite je regarde : les portes chez eux sont ouvertes, j'entre sur leur territoire, personne, je regarde l'église, et là-bas aussi, les portes sont grandes ouvertes et personne. J'entre à l'intérieur, là aussi personne. Je pense : « Ben voilà, ou c'est une embuscade, ou ils ont crevé, ou on les a tous massacrés, ou alors quoi putain ?! » Avec ces pensées inquiétantes, je marche vers le chœur, les portes centrales aussi sont grand ouvertes, j'entre dans le chœur, tout droit par la porte du Tsar, par là c'est le plus court. Et là je regarde : une table, avec dessus une nappe, comme si elle était en or, mais ce n'est pas de l'or, clairement c'est du toc, et puis j'entends derrière moi une voix de femme, j'entends qu'elle me crie quelque chose du genre que je n'ai pas le droit d'être ici, elle crie de peur, comme si je n'étais pas debout là normalement mais que j'étais en train de chier, au milieu de l'église, dans le chœur vide, mais je ne chie pas, je suis debout, « normal », c'est là qu'est la nuance. Alors je me retourne et je vois, rien que ça, au milieu de l'église, une bonne femme de la quarantaine, et chez cette bonne femme, sur son visage, il manque le nez. Je regarde encore

une fois, y en a pas. Il a bien dû y en avoir un, d'ailleurs les traces de ce nez ne sont pas complètement effacées, mais seulement maintenant, ce nez, va savoir pourquoi, tout d'un coup, il s'est étalé, sur toute sa gueule, comme de la paraffine jaune, s'est étalé sur tout le visage de la bonne femme, transformé en assiette plate entartée d'une merde cireuse et luisante. Et la bonne femme me crie dessus, elle court vers moi, je recule un peu plus vers le fond, la bonne femme s'arrête et ne va pas plus loin. Elle crie, se signe, me fait peur, mais se décide pas à venir jusqu'à moi près de l'autel, ou bien c'est qu'elle a peur de moi, ou bien c'est son Dieu qui la laisse pas entrer dans le chœur, alors que moi, je suis déjà assis sur leur table avec la nappe en or et j'attends, qu'elle ferme sa gueule, cette bonne femme, mais moi aussi, ça commence tout gentiment à me taper sur les nerfs, mais pour le moment j'attends. Et puis qu'est-ce qu'on en sait putain, comment ça se serait terminé, probable que cette bonne femme, comme le chien sous le pont, je l'aurais découpée en morceaux et je l'aurais mangée, mais là, de je sais pas où, s'est pointé un pope avec une veste de sport bleu foncé, comme ils en portent à la ville et aussi avec un pantalon de ville, avec des bandes sur le côté, et sur son visage, une barbe, c'est ça que j'ai compris que c'était un pope. Le « pope Juillet », c'est ce que j'ai pensé à la première seconde, le pope Juillet, j'ai pensé, mais après, beaucoup plus tard, j'ai su que le pope, il s'appelait pas Juillet, mais Micha, mais tout ça je l'ai su qu'après, quand personne en avait déjà plus rien à battre des noms et des prénoms.

Bien que je sois déjà dans ma sixième décennie, je suis encore très fort : et de par ma volonté, et de par mes muscles, et de par mon regard. Quand on m'a fêté mes cinquante piges, il y a treize ans, j'ai mis devant moi notre vache et devant tous les invités, l'ai renversée, d'un seul coup sur la tête. C'est pas nouveau ! C'est pas nouveau ! C'est pas nouveau ! C'est pas nouveau ! Je sais. C'est pas

nouveau ! Mais je sais, je sais, mais qu'est-ce qu'elle avait besoin de le crier, que c'est pas nouveau, moi je le sais, que c'est pas nouveau, mais hurler ça pour que tout le village l'entende, ouvrir sa sale gueule, pourquoi, je vous le demande ? Et voilà, c'est parce que ma femme a crié, que c'est pas nouveau, de renverser une vache, juste parce qu'elle a crié. Pas pour ses mots, que c'est pas nouveau, mais juste à cause d'elle-même, juste à cause du cri, elle aussi, exactement, comme pour la vache, je lui ai rentré mon poing dans sa tête. Je me suis souvenu de ça, parce qu'aujourd'hui, alors que treize ans ont passé, bien sûr j'ai déjà bien diminué, et il est peu probable que je renverse même une vache malade, mais quand même, un petit peu, il me reste encore des forces, du moins, pour un pope seul qui porte un pantalon avec des bandes sur le côté, ça devrait aller. Il a suffi qu'il m'attrape par le col de la veste, et là je lui casse le bras aussi sec, presque en deux morceaux. Et après, je l'ai couturé à coups de pied, comme on coud une veste de travail avec du gros fil, et j'ai déposé cette carquette de pope Juillet devant les portes de leur chœur de paradis. D'ailleurs, à propos, j'ai bien fait, de l'éteindre à coups de pied, parce que, si j'avais commencé à le manger, je lui aurais grignoté le cou, et je n'aurais pas accompli, mon devoir sacré devant père Mikhaïl, jamais. Apparemment son Dieu, l'a sauvé alors, et merci mon Dieu. Parce que, ensuite, tout juste après son réveil, on a engagé la conversation, et une fois la discussion bien entamée, alors, j'ai compris, que j'avais devant moi un homme aux trois quarts saint, encore une fois, merci à son Dieu, qu'il soit resté alors en vie, et peut-être bien qu'il s'en est sorti juste, avec une fracture au bras.

Tandis que le pope était couché à l'entrée du chœur, je suis resté assis sans broncher, pas possible d'arracher mon regard de la bonne femme sans nez, qui dans cette situation ne courait pas simplement comme une bonne femme avec un nez à la police, mais qui quand elle a vu que j'avais

étalé son pope comme une carpette est tombée à genoux d'un coup, et voilà qu'elle se met à prier d'une voix douce, douce, s'adresse ni au ciel, ni aux icônes, mais à quelqu'un, qui serait juste devant la porte du Tsar, pile au milieu, sauf que là y avait personne, le vide et c'est tout.

Le pope s'est levé, il a grimacé de douleur à cause de son bras mais il a pas chaviré de l'œil, au contraire, c'est comme si, cette douleur au bras, elle lui donnait des forces, au contraire, le pope est venu vers moi direct, il s'est assis à côté de moi direct, direct comme si on était des amis de cent ans, et pas comme vers l'homme qui t'a cassé le bras et pété reins et poumons à coups de pied. Il s'est approché comme ça, tranquille, et amical, et s'est assis tout près. Et la bonne femme sans nez, voyant que tout allait bien entre nous, et paisible, s'est relevée aussi sec et elle a filé. Et depuis j'ai jamais plus croisé de bonnes femmes sans nez sur mon chemin.

Une heure a passé et même plus, et nous parlions toujours avec le pope Juillet, qui, se trouvait être Mikhaïl, on parlait, et on parlait, il n'arrivait d'aucune manière à terminer notre conversation. Je ne sais pas pourquoi, mais sans m'apercevoir, de comment ça a pu se passer, j'ai commencé à lui raconter toute ma vie presque depuis ma naissance et jusqu'à ce jour-là. J'ai raconté et l'histoire de la vache, et celle de ma femme, comment elle était folle pendant deux ans après mon coup sur la tête, et comment ensuite, soudain, elle est brusquement devenue plus intelligente, nous a fait ses adieux à nous tous et est partie, si bien, que jusqu'à aujourd'hui nous n'arrivons pas à la trouver, où elle est passée, personne ne sait. Et comment j'ai mis au monde trois fils, les ai portés, les ai nourris, les ai mis sur pied, à présent, eux, tous les trois travaillent à Arkhangelsk et assurent la permanence, et personne ne s'est encore plaint d'eux.

D'ailleurs, pope Juillet, m'avait raconté, pourquoi chez eux toutes les portes étaient grandes ouvertes quand j'étais entré. Il se trouve, que chez eux au monastère on exterminait les rats. Chez eux une épidémie de rats infectés est survenue et une instance leur a donné l'ordre de les exterminer, sinon fini, on ferme, pour toujours toutes leurs boutiques, si bien qu'aucun Dieu ne pourra rien y faire. Et voilà qu'ils ont tout arrosé ici de poison, et à ce moment-là ils aéraient, pour ne pas crever eux-mêmes. Je dis à pope Juillet : « Comprends-tu maintenant, Mikhaïl, que c'est pas de ma faute, si je suis entré sans demander dans votre presbytère ? À qui j'aurais pu demander l'autorisation ? Aux rats ? Mais vous les avez tous exterminés, assassins, il y avait personne à qui demander. » Juillet a entendu mes arguments, il les a acceptés. Et ensuite il s'est même mis à accomplir des exploits, – vas-y, qu'il dit, faufile-toi sous la table du presbytère et cache-toi là-bas. Et j'étais déjà tellement tombé sous son charme, ce mec Juillet père Mikhaïl, s'est révélé si génial, que j'étais déjà prêt à faire pour lui tout et n'importe quoi. Et évidemment, je me suis faufilé, sous la table du presbytère, et à peine faufilé là-bas, toute l'église s'est remplie de gardiens accourus, étaient venus me ficeler, pour me fusiller, sur-le-champ, mais chiche. Père-Juillet, s'est mis à dire, aux gardiens, que genre, – Trop tard qu'ils accourent tous ici, que le temps qu'ils ont mis à venir, ce cinglé, c'est-à-dire moi, s'est déjà enfui et maintenant cherchez-le, où vous voulez, mais quittez le temple de Dieu. Voilà quel homme s'est révélé être, ce Juillet. Juillet, le mois-héros !

Pendant trois mois je, vivais en secret chez père Mikhaïl sous le lit. Je sortais dehors de sa cellule uniquement la nuit, dans la journée, le temps que père Mikhaïl était pas là, je m'allongeais sur son lit et lisais des livres, qu'il m'a indiqué, et la nuit, quand père Mikhaïl dormait déjà, je m'asseyais sur le perron de sa cellule, et je réfléchissais.

Pendant trois mois, chaque nuit, je m'asseyais et je réfléchissais, je réfléchissais, et un jour, quand, je suis soudain, arrivé, là, où je voulais, j'ai réveillé père Mikhaïl et lui ai posé la question, que j'avais préparée minutieusement : « Mikhaïl Valerievitch, dites, un prêtre innocent tué dans la douleur, ira-t-il au paradis ou en enfer ? » Il a répondu : « Au Paradis, mais a précisé, seulement dans, le cas, où ce prêtre, est effectivement innocent, et qu'il a été tué sans aucune faute de sa part. » Cette réponse m'a parfaitement satisfait, et les livres, que j'ai, en me faisant violence, lus, sur l'ordre de père Mikhaïl, ces livres-là étaient aussi de mon côté. Je vous aime pope Juillet. Vous êtes un saint, et vous méritez le paradis, comme nul autre. Et pour que tout soit fait comme il se doit, je l'ai découpé encore pendant quatre heures en petites pièces, en lui causant de toute évidence des souffrances inouïes, mais l'ai fait de sorte, que père Mikhaïl ne perde pas connaissance et souffre en gardant l'esprit sain et la mémoire claire. À l'aube le père Mikhaïl devait déjà être au paradis. J'ai rangé les pièces de son corps dans un sac plastique noir, de poubelle, hissé le sac sur mon épaule, sorti de la cellule, et me suis dirigé vers le temple.

On était en plein mois de juillet, l'hiver s'approchait du printemps.

À l'église, à cette heure-ci, il n'y avait personne, à part l'ange costaud du presbytère qui, est là pour l'éternité. Je suis rentré dans le presbytère par la porte de côté, et essayant de ne pas faire attention à l'ange, ai commencé à sortir les pièces du corps du père Mikhaïl, et à les disposer proprement sur la table. Après avoir sorti tout, ce qu'il y avait, j'ai replié le sac, poubelle en une petite boule noire et me suis dirigé vers la sortie. Mais avant, de sortir du presbytère, je me suis retourné vers l'ange, il se tenait immobile, à la même place, que toujours, pile au centre, le visage vers la porte du Tsar fermée. Il se tient toujours comme ça.

Durant ces trois mois, j'ai fait souvent un tour à l'église la nuit, et il se tenait toujours à cette même place, absolument immobile, mais sans aucune tension dans le corps. J'ai regardé l'ange, ai ouvert la porte, pour sortir du presbytère, et soudain, j'ai entendu, une voix douce, presque, enfantine : « C'est pas nouveau », a dit l'ange, et c'était la première et la dernière fois dans ma vie, que j'ai entendu la voix d'un ange. Et c'est en général la dernière voix, que j'ai entendue, et c'est le dernier son que mes oreilles ont pu entendre, parce que, presque à la même seconde, aussitôt, après les paroles de l'ange, aussitôt après qu'il s'est détourné de moi, j'ai reçu un coup d'une force énorme sur la nuque, et tous les sons ont disparu. Et là, bien sûr, à part l'ouïe, j'ai perdu la moitié, sinon plus, de tous mes organes, parce que, on m'a battu, jusqu'à, ce que je sois devenu, un morceau de farce rouge. Cependant c'est précisément l'ouïe, que j'ai perdue dès le tout premier coup. L'ami du père Mikhaïl, le moine père Grigori, est entré dans la cellule, a vu tout ce sang, a suivi les traces, a bondi dans le presbytère au moment, où l'ange avait terminé sa phrase et s'était détourné, à ce moment-là le père Grigori avait déjà dans les mains une barre à mine, avec laquelle on dégage tous les matins la glace des marches de l'église, et le bout arrondi de cette barre à mine, le père Grigori sans hésiter, me l'a enfoncé dans la nuque, en débranchant le son pour toujours, et ensuite après, on m'a battu, d'abord les employés du monastère, mais pas les moines, bien sûr, ensuite les forces spéciales de Smolensk sont arrivées, mais de ça je me souviens plus, bien sûr, comment ça s'est passé. La fois suivante, je me suis vu quelques mois plus tard, je suis resté presque trois mois dans le coma, dans des conditions insalubres, parce que personne, bien sûr, ne s'est occupé de moi, et je pourrissais, comme les patates humides dans la cave, mais Dieu sait, pourquoi, soudain, au bon moment, je suis revenu à moi, et ensuite, me suis mis à aller mieux, à la déception générale, parce qu'alors il fallait, s'occuper de moi d'une manière ou d'une autre : me

mettre une muselière métallique sur le visage, me promener enchaîné, nettoyer après moi les excréments et l'urine. Bref, voilà comment il est le mois de juillet, plein milieu de l'été, et pas une seule journée ensoleillée.

Et vu que, désormais je n'arrive plus à distinguer, où est mon propre sang, coule dans ma tête et dans mes veines, et où sont les pensées-piqûres étrangères, glissent sur le sang rouge intérieur, rouge à l'intérieur des bras et des jambes, à l'intérieur de moi, à cause de, ou plus précisément c'est la faute à – piqûres, piqûres, qui sont comme des abeilles étrangères, mais sans conséquence de miel, et c'est sûr qu'ici pas la peine d'attendre des conséquences de miel, parce que, ici y a pas de miel. Dans juillet y a pas de miel. Y en a pas et l'on peut rien y faire, pas de miel et c'est tout. Dans juillet y a pas de miel.

Secteur B

– Qui c'est qui m'a, décroché, qui c'est qui, m'a décroché de mon lit, qui, n'a pas eu peur de me décrocher, qui c'est qui est si courageux ici, dites-moi qui c'est hein ?

– Moi.

– Pour l'instant eh bien je ne vois personne. Qui ?

– Moi. Regarde en haut et tu comprendras tout.

J'ai regardé là où on m'a dit, en haut, et là-bas, rien qu'un drap blanc et des trous, et personne.

– Qui es-tu ? Réponds, qui es-tu ? Qui tu es ?

– Eh bien regarde en haut, – il s'adresse de nouveau à moi, – regarde en haut, – huit, ou mieux neuf fois de suite, a-t-il répété.

– Y a personne là-bas. Qui es-tu ? Je regarde bien en haut, qui es-tu ? Je regarde bien. Qui tu es ?

Et je me suis mis à regarder et regarder, je regardais et regardais. En haut. Je regardais et regardais, – personne. Qui c'est qui parle qui ?

Personne.

– Moi.

– Qui c'est qui parle qui ?

– Eh bien regarde en haut, – c'est moi.

Et voilà, tout le temps la même chose, la persuasion, toujours et toujours la persuasion. Et voilà toujours et toujours la persuasion.

Et persuasion. Et persuasion. Et tout le temps la même chose. Et voilà que je regarde.

Avant j'avais regardé aussi bien sûr, mais ne voyais rien, c'est ça qui craint.

J'avais regardé avant aussi, mais ce que j'ai vu, c'est ça qui craint.

– Mais qui tu es, araignée-àunpoilprèsanspoil, bon mais qui tu es, là-haut sur mon plafond, araignée, bon mais alors qui tu es ?

– Moi.

– Quoi, j'ai pas bien entendu, qui ?

– Moi, – a-t-elle prononcé encore plus doucement qu'auparavant, cependant, j'ai entendu chaque lettre.

– Qui ?

– C'est moi, moi. Tu vois qui ? Moi. C'est moi, – encore plus doucement à haute voix, mais encore plus fort dans ma moelle épinière, a résonné son écho, – c'est moi, moi, – résonnait, – moi, c'est moi.

– Tiens ! – me suis jeté en avant et je l’ai frappée, trois fois, ou bien deux, l’ai frappée, ou bien cinq fois, ai frappé, et voilà tout. Cinq ou trois, ou même deux de mes coups, ont amplement suffi, à cette araignée-Moi, pour qu’elle, s’effondre, de son plafond décrépi, de tout son poids, sur mon plancher en bois, et alors, m’a permis enfin, de retrouver mon état antérieur, et de me mettre à piétiner, avec mes jambes et mes bras, en faisant pénétrer dans le plancher noir, cette insolente araignée-moi, piétiner sans trop piétiner, moi-araignée, puisque, c’est moi-araignée même. C’est moi-même, à un poil près sans poil. Et voilà tout.

Secteur A

Et voilà, après, ce genre de séjour d’à peu près trois mois, mais peut-être quatre, si on compte l’araignée, et les piqûres, ça fera dans les six années, – années, bien sûr, années, puisque c’est d’années, et pas de mois, qu’on parle ici depuis longtemps. Et voilà qu’après, six avec araignée, piqûres, mais avec moi aussi, et voilà qu’après ces six, années, et plus, le nez ne saigne plus le matin, voilà qu’après tout ça, soudain, je suis revenu à moi, me suis levé, me suis étiré, ai bâillé avec ma bouche, suis sorti, et voilà, je ne suis plus là, voilà c’est comme ça. Et depuis je ne suis plus là, bien que mon corps, traîne sur le lit comme avant, le corps traîne peut-être, mais moi je suis parti. Voilà, c’est comme ça.

Secteur C

Remarque

Sur la scène, qui représente, une piste de glace ordinaire, apparaît Jeanne (de mon enfance) M. et c’est sûr que c’est elle, parce que, je meurs, je meurs, et elle glisse et glisse

sur la glace en continu ma Jeanne M. L'action de la pièce s'arrête pour une seconde, et se poursuit de nouveau, une seconde plus tard. Et nous : Jeanne M., moi et tout le reste, nous glissons tous sur la piste de glace, en boucles, – et sous nos pieds il y a une glace et une glace solide, une glace et une glace solide, et voilà tout. Le lieu de l'action : une patinoire en hiver ou une patinoire en été, quand il y a du béton à la place de la glace, ou pas de patinoire du tout, ou de la glace artificielle en automne, sinon, alors, il y a du miel dans juillet, je retire ce que j'ai dit, – et il y a du miel dans juillet, si vous ne pouvez pas aller plus loin, puisque vous n'êtes pas encore allés, alors – il y a du miel dans juillet, bien que déjà auparavant, complètement à l'inverse (seulement, pour ceux, qui vont aller) il a été dit : « Pas de miel en juillet. »

Jeanne de mon enfance M., une fois entrée chez moi, là-bas, où j'étais allongé en chaînes et fers en manches de camisole et sangles de cuir, une fois entrée chez moi dans la pièce puante et sans air, tout de suite a posé sa première question :

– Vas-tu pisser ?

Mais je n'entends pas, sourd, j'entends pas, c'est qu'il n'y a pas de son dans ma tête, et sur les lèvres, je n'ai pas encore appris, c'est pourquoi, je ne sais pas, de quoi elle parle. Je vois, que c'est pour moi, mais de quoi, je ne sais pas de quoi elle parle, pour l'instant je ne devine pas encore, de quoi elle me parle, pour l'instant je ne devine pas encore, et voilà tout.

– Vas-tu ?

– Mais t'es qui toi ? Pour l'instant, je ne devine toujours pas.

– Vas-tu pisser ou non, je te le demande, réponds ?

– Mais est-ce que tu parles ?, je ne devine pas et voilà tout. Mais je n'émetts pas de son pour l'instant, comme si j'étais non seulement sourd, mais également muet, bien que, elle a, certainement, déjà lu dans mon dossier médical, que je peux parler.

– Eh bien chie-toi dessous, si t'es con, et si t'es malin, chie dans le bassin, qui d'autre, à part moi, te tendra le bassin, profite, du fait que je suis là pour l'instant, sinon tu resteras couvert de merde, et à l'intérieur et à l'extérieur, porc !

Pourtant elle ne voit pas mon visage, parce que, sur mon visage j'ai un masque de gardien de but de hockey (seulement il n'y aura pas de palet, – il n'y a pas de palet dans un asile de fous) et elle ne voit pas mon corps, parce que, je porte une chemise blanche blanche, brune de diarrhée et de morve – et les manches, comme sur un paquet cadeau d'anniversaire, nouées en rubans derrière le dos. Et elle ne voit pas mes jambes... et moi je vois les siennes, et qu'est-ce que je comprends ? « Putain, ce sont des jambes bien étranges ! Putain, c'est de l'amour, c'est une sorte de mon amour, et pas du tout, une infirmière », voilà ce que j'ai compris dès le premier regard sur Jeanne M. voilà que l'amour est venu ! – j'ai compris dès le premier regard sur les étranges jambes de Jeanne M.

– Je sais, que tu entends tout, pas de bobards, raconte tes bobards à ton aide-soignant ou à ton médecin, je n'appartiens pas au personnel médical de ton asile de fous, n'essaie pas de m'embobiner, avec tes « j'entends pas », tu entends tout parfaitement. Et tu sais tout parfaitement. Et tu sais qui je suis, et le quoi, et le pourquoi. Alors, vas-y chie dans le bassin, et ne me fais pas ton sourd débile, c'est avec le médecin de service et les aides-soignants, que tu peux jouer le maniaque sourd qui se chie dessus, mais pas

avec moi. Chie dans le bassin, tant que je n'ai pas changé d'avis, sinon je pars tout de suite, et tu vas traîner encore six ans dans ta merde et ton urine, chie, l'animal, tant qu'on te propose un bassin pour les humains.

Je lui dis : « Déshabille, moi, déshabille, hein ? Je t'en prie, je t'en prie vraiment, déshabille-moi ! »

Secteur A

Et c'étaient mes premières paroles depuis tout ce temps. Pendant six ans je n'ai prononcé aucune lettre à haute voix, pas même une seule lettre à haute voix, bien que j'aurais pu, puisque ma langue est à sa place – dans ma bouche. Et ma surdité, ne constitue pas un obstacle, pour les lettres et les sons (sourde – mais pas muet), mais je n'ai pas émis, ni pialement, ni gémissement. Durant six ans, j'étais allongé attaché au lit ou assis accroché à un crampon métallique encastré dans le mur de ma cellule, six ans se sont envolés, comme une seule journée, j'ai fermé les yeux mardi, et je les ai ouverts mercredi, et pas un son, le silence du mardi s'est coulé dans le silence du mercredi. Ou bien, même s'il y a eu quelque chose, ça a été sans volonté de ma part, sans désir de ma part, ou bien, même si j'ai prononcé des lettres et émis des sons, moi-même je ne m'en souviens pas, et je n'ai pas ouvert la bouche en conscience, et même si j'ai dit quelque chose ou gémi, tout ça s'est passé sans moi, parce que pendant six ans et des poussières, je n'étais pas là, il n'y avait pas de moi ici, dans moi-même. Six ans et quinze jours, il n'y avait pas de moi ici, ce qui veut dire, qu'il n'y avait pas ma voix non plus (et même s'il y avait, ce n'était pas la mienne), et le souffle (pas le mien non plus), même s'il sortait de ma bouche, je n'avais aucun rapport avec, parce que, bien que le corps ait été allongé ici sur le lit, dans l'asile de la prison, l'âme en revanche, était dans un endroit tout à fait, tout à fait autre. Le corps dans la merde,

sur un lit, dans un trou, pour les fous furieux et l'âme pendant six ans, s'exhibait sur une piste de glace, tantôt sur la glace artificielle, tantôt naturelle, glissait sur des patins doubles fabriqués dans la ville d'Arkhangelsk, où, à propos, mes trois fils assurent la permanence, et personne ne s'est encore plaint d'eux. Ça veut dire qu'ils assurent bien, sans compromis ni bousillage !

Eh bien Jeanne M., a été, bien sûr, saisie de stupeur, de la stupeur d'une vierge, qui se fait violer pour la première fois dans une ruelle sombre, par cinq créatures de sexe masculin, après avoir entendu les premières vraies lettres sorties de ma bouche. Bien sûr, un tel événement, – pendant six ans un maniaque et un assassin se tait et se chie dessous, et soudain, tiens, – il se met à parler. En voilà un événement ! Et bien que pour Jeanne, pour cette M., c'était, comme nous l'avons découvert en discutant plus tard, son tout premier jour, de travail dans cet asile de fous (la pauvreté, poussera n'importe qui à ramasser la merde derrière les fous, surtout si un enfant de l'âge de la crèche attend à la maison et que de mari, comme il n'y en avait pas au début, il y en a toujours pas), et qu'elle, ne m'a pas, bien sûr observé tous ces six ans (puisqu'elle, toutes ces années, travaillait dans différents magasins comme caissière et vendeuse, jusqu'à ce qu'on la vire de partout pour différentes raisons, ce qui fait que quand cette place, de porteusedemerde dans l'asile de la prison s'est présentée, elle était contente de chez contente – le principal étant que son fiston de l'âge de la crèche ne s'éteigne pas à cause des nouilles chinoises instantanées, des fous, et alors, et de la merde elle n'avait pas du tout peur), c'est pour ça qu'elle n'a pas vu, comment j'ai dormi ici pendant six ans et quinze jours sans reprendre conscience (pas moi, bien sûr, mais mon corps, moi, comme il a déjà été dit, je grattais avec mes patins astraux la glace subconsciente, quelque part loin, loin, sur la patinoire artificielle, dans l'endroit le plus lointain, le plus secret de mon cerveau),

et bien que cette Jeanne M., soit entrée, pour la première fois, ce jour-là chez moi dans la pièce de la puanteur et du vacuum, qu'on appelle dans cet asile de fous chambre, et en vérité c'était une cellule, deux sur deux, avec un lit, tartiné de ma merde, comme une cloche d'église d'argile, quand on la coule, elle a été, bien sûr, avertie en premier de qui et quoi j'étais. Et, bien sûr, personne, même pas le médecin de service (dont, j'ai appris plus tard, qu'il est à deux doigts d'être un saint, et distribue aux pauvres et aux toxicomanes des aumônes généreuses) personne, n'aurait jamais imaginé, que ce, morceau à moitié pourri de merde vieille de six ans, soit soudain, capable de s'orienter dans l'espace, et même de se mettre à parler. Mais je, soudain, me suis orienté et mis à parler.

Secteur C

– Déshabille-moi, je t'en prie déshabille-moi.

– C'est à qui que tu viens de dire ça, à moi ?

– Enlève ça de moi ou enlève ça de toi, parce qu'on ne peut plus continuer comme ça.

– Tu sais ce que j'ai ?, – Jeanne me parle, – tu sais, ce que j'ai, pour toi ? J'ai un bassin. Un bassin, pour ta merde, tu sais, ce que c'est la merde ?

– Ou déshabille-toi. Déshabille toi ou moi, qui tu veux. Tu veux qui, moi ou toi ?

– Tu sais, qui tu es ?

– Voilà que c'est juillet deuxième moitié, mais toujours pas de pluie, et il n'y en aura pas.

– Et qui je suis, tu le sais, ou est-ce que je dois appeler le médecin de service ? Tu sais qui est le « médecin de service » ? Je te conseille de t'en souvenir au plus vite, sinon il va te donner une telle, une telle piqûre, que tu pourras,

encore six ans dans tes propres urines et excréments et, encore ce sera pas dans six, mais jamais que tu te réveilleras, qui suis-je ? Tu sais, qui je suis ? Réponds, ou adieu à ta seule chance, de te mettre sur pied et de regarder par la fenêtre.

– Tu es Jeanne M.

– Correct. Et toi ? Réponds, sinon j’appelle le médecin, et fini, ton rétablissement.

– Déshabille-moi, s’il te plaît, ou déshabille-toi.

– C’est mieux. Tu peux quand tu veux. Et ton petit nom est Piotr. Et quel âge tu as, Piotr, tu te souviens ?

– Oui, je me souviens, soixante-trois, je suis de 1950, j’ai fait mon jubilé il y a seulement treize ans.

– Bon, si tu te montres ouvert avec moi, moi je ferai de même. Je te déshabille.

Remarque

Et voilà que, Neyla (parce qu’en vérité cette femme s’appelle Neyla, et pas Jeanne, elle n’est pas de l’enfance, et n’est pas M., et elle, est d’une autre, tout autre vie, Neyla et son nom de famille commence par D, bien que, quelle importance ça a, comment, s’appelle qui en réalité, parce que, tu peux être trois fois Neyla D., de la vie adulte, mais si on t’a reçue, comme Jeanne de l’enfance M., c’est que c’est ainsi à ce moment précis. Comment s’appelle qui, il est ça, et la question est close), cette Neyla D., appelée Jeanne M., s’approche de Piotr couché sur le lit au milieu d’un lac figé (dans la chambre d’hôpital), et enlève sa muselière, et décroche ses mains du dossier du lit, et lui enlève tous ses vêtements. Et voilà, Piotr est absolument nu, tel, qu’il est venu un jour au monde. Et voilà qu’ils ne sont plus sur la glace, mais sur une surface régulière de béton. Du béton et du béton, où qu’on jette le regard, à droite ou à gauche, du béton gris partout, et rien d’autre. Piotr nu et Neyla de trente-cinq ans aux jambes étranges, et

du béton. Et pour ce qui est de nos patins, on peut les ranger franchement au grenier, parce que, dans les prochains six ans, on en aura certainement plus besoin. Nous n'allons pas patiner sur du béton, c'est de la glace qu'il nous faut.

Secteur A

À, à la toute première seconde, comment tout ça s'est passé ? J'ai pensé à plein de choses. En une seule seconde, cent cinquante mille pensées ont défilé sur des rollers spéciaux, sur ma surface en béton de la région de ma nuque (j'ai du béton là-bas, sur la nuque, et dans la région du front, j'ai de la mousse expansée moelleuse). Une énorme quantité de pensées, même si elles ne sont pas cent cinquante, elles sont au moins trois :

Première pensée

Manger cette Jeanne M. entièrement et complètement, puisque, de toute façon, ils vont bientôt m'attacher de nouveau au lit, ou plus probablement, me tuer pour de bon, sans cérémonie, alors que, comme ça, elle sera au moins dans mon intérieur, ma Jeanne M., et ses étranges jambes, et ses seins, tout à mon goût. L'homme, sa valeur est dans le fait, qu'il prend la femme, et la porte en lui jusqu'au bout, tant que ne meurt ni elle ni lui.

L'amour – c'est bien des actes, manger, tout ça prendra à peu près deux heures, pas plus, ou bien, au pire, trois.

Deuxième pensée

Tordre le cou à ce petit vieux qui me poursuit depuis six ans dans le coin gauche de ma cellule, parce que, si je pensais, que pendant les six années de mon absence dans ma tête, ce petit vieux, était, seulement une vision, ou un rêve, et qu'une fois réveillé, il ne serait plus là, en fait ce n'est pas du tout ça, – la première chose, sur laquelle s'est posé mon

regard, sous la forme d'un flash de feu désagréable, après les jambes étranges de Jeanne M., c'était le même, mon petit vieux, lequel, n'a nullement disparu, et n'est pas resté, là-bas, au-delà du trait de mes six ans vaseline (voilà que j'ai enfin trouvé le mot juste « vaseline », on ne peut pas dire plus juste, voilà où j'étais pendant six ans et quinze jours, – dans un tout petit bocal en verre plein de vaseline, où en plein milieu de cette substance poisseuse, noyé pile jusqu'aux genoux comme dans un marécage, ce petit vieux barbu, avec un visage juvénile, avec des yeux vieux de chez vieux, comme ceux de la femme Joconde, sur un tableau, que moi, quand j'étais encore marié, j'ai assemblé en puzzle avec mes fils, a passé avec moi, ces six ans et quarante et un jours, et a définitivement écorcé avec son regard mon crâne chauve), et ce petit vieux, voilà qu'il est, maintenant, ici, dans le coin gauche de ma minuscule prison, il se tient là et me regarde, du regard qu'un prêteur pose sur son débiteur, et peut-être, que c'est le moment de me lever, alors, et de mettre fin à cette idée, à ce petit vieux, qui pendant six, années vaseline ne m'a pas laissé en paix. Tordre le cou à cette idée grisante, pour qu'elle n'ose plus fréquenter les gens comme moi, qui ont déjà sans elle un caractère inquiet, et me gêner, et me mentir, et m'attirer avec des promesses gratuites, dont la valeur serait égale à une larme d'enfant et à une petite croix de Melchior, y mettre fin, parce que c'est pas grand-chose, seulement se lever, ramper jusqu'au coin gauche de ma cellule, l'attraper, et à propos, lui, ce petit vieux dégoûtant, me répète, depuis ces six ans, que si un jour, je tente de l'étrangler, ou de lui tordre le cou, il n'opposera pas de résistance : « Bas-moi, tue-moi, je ne me mêle pas des affaires des autres, si tu veux me tuer – c'est ton affaire, à toi de décider », – ainsi me parlait, ce petit vieux, assemblé du puzzle de ma femme, par l'éternité jocondienne et le carton du magasin, Seigneurcréateurdetoutlunivers complètement vaseliné.

Troisième pensée

Lui parler. Et si, soudain, le miracle, qui ne m'est encore jamais arrivé (je n'ai jamais vu aucun miracle et je n'y crois pas), me tombait soudain dessus, maintenant, dans cette étrange situation, comme une tarte à la crème brûlée, tombe sur la tête du monsieur coiffé d'un chapeau dans un film rigolo, comique, soudain ?! J'irai, j'irai dans les rues des films rigolos comiques, pas une fois, mais des centaines de milliers de fois sous les fenêtres des hauts immeubles de ces films, et soudain..., soudain, comme il se doit dans ces films, soudain, une tarte à la crème brûlée tombera, soudain, du rebord, d'une fenêtre quelconque, la plus discrète du cinquième, préparée, pour l'anniversaire de la petite Rita ou Karina, et attendant son heure sur le bord. Lui parler. Si une tarte peut tomber sur une tête une fois dans une vie, peut-être qu'un miracle peut soudain arriver ! Lui parler. Peut-être, qu'elle se trouvera être la première personne dans le monde, qui sera capable de me comprendre, du tout début jusqu'à la fin. Parce que c'est pas tous les jours qu'on a la chance, de rencontrer la femme Jeanne M. aux jambes étranges, et aux seins dodus à mon goût, peut-être qu'elle comprendra ? Vole, vole, crème brûlée, écoute-moi, Jeanne. J'ai vécu soixante-trois ans, mais jusqu'à cette heure, n'ai jamais parlé à personne, de sorte qu'on me comprenne.

De ces trois pensées qui m'ont traversé la tête en une seule seconde, je me suis arrêté sur la troisième. En fait il s'agissait ici encore d'un calcul, parce que, si quelque chose ne marchait pas avec la conversation, si Jeanne, de mon enfance, M., ne voulait pas m'écouter pour une raison ou pour une autre, ou bien s'il se trouvait que, le miracle n'ait pas lieu, et que la tarte à la crème ne tombe pas sur mon chapeau, alors je tordrai tranquillement, si personne ne m'en empêche (et qui pourrait m'empêcher, tout le monde pense, que je continue à dormir ?), alors tranquillement et sûrement, sans perdre mon self-control et

sans me mettre en colère, mais au contraire d'une manière joyeuse et digne, d'abord, je tordrai la tête à l'idée de la vieaprèslamort-vaseline-répugnant-petitvieux, et ensuite, en deux heures, ou bien, au pire des cas, trois, je mâcherai les parties principales du corps de mon amour Jeanne M., et avec elle déjà dans mon intérieur (l'amour – c'est des actes), je me présenterai devant le médecin de service et les aides-soignants, et que Dieu soit leur juge : « Battez-moi, tuez-moi, je ne me mêle pas des affaires des autres, si vous voulez me tuer – c'est votre affaire, à vous de décider »...

Secteur C

– Il ne faut pas me manger, je t'écoute, parle.

Secteur A

... ça fait sept ans que je n'entends ni note, ni cloche, ni signal, et même quand, je dormais, dans le bocal de vaseline, je n'entendais aucun son, c'est pourquoi ce petit vieux s'adressait non pas à mes oreilles, sachant que j'étais sourd, mais envoyait ses sermons en jet froid directement le long de ma colonne vertébrale, de sorte qu'après chacun de ses sermons, pendant deux heures, et parfois même trois, et parfois même plus, cinq, six, sept, je me promenais ensuite, comme si, j'avais un slip mouillé, comme si je m'étais pissé dessus, ou je restais allongé (puisque je ne me suis pas levé du lit) restais ensuite allongé tout mouillé, et les aides-soignants et médecin de service (à trois doigts d'être un saint), bien sûr ne pensaient rien d'autre de moi, que toute cette eau dans mon slip était de l'urine. Et ça en était bien (de l'urine), seulement elle n'était pas sortie de mon membre, mais du sermon, de ce petit vieux mais descendue le long de la colonne vertébrale et elle avait rempli mon slip, comme un tonneau de jardin après la pluie.

Et qu'est-ce qu'on trouve dans un tonneau de jardin après la pluie, tout au fond de ce tonneau, au plus profond de ses profondeurs, qu'est-ce qu'on trouve, quoi ? Juillet, – il n'y a plus rien d'autre au fond du tonneau du jardin. Juillet et rien d'autre. Juillet et plus rien.

Secteur C

Remarque

Et sur ce, juste après les mots : « Juillet et plus rien », la première partie de ce qui se déroulait pendant tout ce temps-là, se termine, et la deuxième partie, de ce qui va se dérouler ici ensuite, commence.

La glace et le béton ont disparu pour toujours, le poisseux miel d'août est venu les remplacer, bien sûr celui d'août, et pas de juillet, parce que, comme il a déjà été dit ici à plusieurs reprises, – il n'y a pas de miel dans juillet.

– Mais enfin pourquoi tu fais tout ça, pourquoi tu me détaches et tu me libères, pourquoi ?

– Ça je ne peux pas l'expliquer, je fais ce qui me convient, et c'est tout pour l'instant.

– Mais ce que tu fais, c'est risqué pour ta vie, tu comprends ça, ou tu ne comprends pas complètement, où tout ce, que tu fais maintenant ici, peut nous conduire ?

– Je ne sais pas. Je fais ce qui me convient et c'est tout pour l'instant.

Remarque

Neyla s'est étendue sur la surface et reste étendue sans bouger. Reste étendue. Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle reste étendue. Reste étendue sur la surface d'une énorme table, puisque la superficie, sur laquelle ils se trouvaient tous les deux, il y a quelques minutes est devenue la surface d'une

énorme table, énorme table, dont, nul, ne peut atteindre le bord. On ne voit pas les bords de cette table, et, on voit, ce qu'il y a sous la table, puisqu'on n'a devant nous, qu'un gigantesque couvercle, un couvercle qui s'étend jusqu'à l'horizon. Une table. Nela reste étendue sur cette table, comme un mets préparé pour le dîner, le mets est étendu sur la table, et ça n'étonne personne. Le mets doit être étendu sur la table, quoi d'étonnant dans ça, les tables existent, précisément, pour qu'un mets soit étendu dessus.

Neyla est étendue sur la surface, prête à tout. Elle est étendue sur la surface de sorte, que dès le premier regard, on comprend, – la femme qui est étendue devant nous, est prête à tout, absolument à tout, à tout, dans le sens, qu'il n'y a rien au monde, à quoi elle ne soit prête, – prête à tout.

Secteur A

Elle a dit ça, et s'est étendue directement sur le sol, directement à mes pieds, s'est étendue, comme une petite renarde, s'étendrait sous le banc, et ensuite sur la cheminée, et après occupera toute la maison, et après chassera le maître de la maison. Lui, il l'a juste laissée s'étendre un petit coup sous le banc, et elle, un, deux, trois, il a même pas eu le temps de tourner la tête, que déjà toute sa maison est entièrement occupée par la renarde rusée, et où lui, le maître légitime de la maison vivra désormais nul ne sait, – nous connaissons bien ses ruses, on n'arrivera pas facilement, à nous embobiner avec ça.

– Le plus étrange, dans tout ça, c'est que, je peux très bien, me lever et partir tout simplement. Ou bien s'il se jette sur moi, je peux me mettre à crier, et alors, littéralement dix secondes plus tard, les aides-soignants surgiront ici, et toutes ses pensées concernant la glace de juillet, se transformeront, lui compris, en un morceau de merde sanglante.

Le plus étrange, c'est que j'aurais pu partir il y a déjà vingt minutes, et puis j'aurais pu ne pas du tout lui parler, et le plus, le plus, étrange, c'est que, j'aurais pu ne pas du tout travailler dans cet hôpital, parce que, ici on ne paye pas beaucoup, alors qu'on se dépense beaucoup nerveusement. Mais, voilà que je suis, sans savoir pourquoi, étendue sur le sol, dans une cage avec un criminel fou dangereux, avec un maniaque, qu'on maintient depuis six ans attaché au lit et muselé. Je suis étendue directement à ses pieds, mettant ma vie en danger de mort, alors qu'à la maison, un petit garçon m'attend, qui a besoin de moi, et qui ne peut pas survivre sans moi. Je suis étendue ici, comme ça, comme une tranche de saucisson, qu'on, va manger, et je n'ai même personne à qui parler, parce que, mon seul interlocuteur, mis à part qu'il est absolument inadéquat, est également sourd. Bien que, s'il n'était pas sourd, il ne pourrait pas non plus comprendre, de toute façon, ce que je dis, et moi, je ne dis à proprement parler rien, je n'ai, à proprement parler, rien à dire. Je suis étendue sans comprendre, ce qui se passe, pourquoi ça se passe et si ça est déjà en train de se passer, ou va seulement commencer à se passer, ou s'est déjà passé, je ne sais pas, je ne sais rien. Je sais seulement une chose, je suis étendue. Je veux, pour une raison inexplicable et impossible à expliquer, je veux rester encore ici étendue, et ne pas partir, et en général, rester ici, je ne sais pas pourquoi, pas de réponse, parce que j'ai le sentiment, d'avoir cherché longtemps, longtemps dans la malle de grand-mère, la vieille robe de mariage de grand-mère, chercher, chercher, nombre, nombre de nuits et de jours, et d'années, et soudain, trouvée. Et à quoi bon, ça je ne peux pas le dire. Mais il faut. Il le faut vraiment. Je l'ai cherchée nombre d'années et trouvée. Alors, tu vas me parler ou on en reste là ? Qu'est-ce qu'on va faire ensuite, dans le sens, quels sont nos projets, allons-nous parler, ou prendre tout de suite la décision, d'en rester là ?

Secteur B

Je vois, vois, que tu regardes, dans le coin lointain, de ma conscience, je vois, comment tu regardes et tu te moques de moi, petit vieux vaseliné. Malgré le fait, que je suis occupé, en ce moment à d'autres affaires, avec Jeanne de mon enfance M., malgré ce fait, je ne t'ai pas laissé sortir une seconde du cercle de mon attention. Et j'ai vu comment tu as ri et te foutais de moi. Et, crois-moi, sur parole, mais tu peux aussi ne pas me croire, dans ce cas, ce n'est pas important pour moi, que tu me croies ou non, puisque, après, qu'on a décidé avec cette aide-soignante Jeanne M. de son destin, et ça va arriver bientôt, parce que c'est pas la peine de traîner là-dessus, eh bien, après, que ça s'est décidé avec elle, je déciderai, alors, sans le moindre délai, également de ton sort. Et je déciderai, crois-moi, mais tu peux aussi ne pas me croire, je déciderai non pas pour un instant mais pour toujours. Parce que, si toi petit vieux vaselineux-puant, tu es le Seigneur créateur de tout ce qui existe, et je crois volontiers de chez volontiers que Dieu c'est toi. Alors je t'écraserai avec une grande joie et je mettrai fin à toi et je me débarrasserai de toi et de ta puanteur vaselinée, et je prendrai l'air à pleins poumons, et ce sera ma fête de la grande « Libération », mais cette fête viendra un peu plus tard, un petit peu, mais plus tard, et pour l'instant reste, où tu es, fous-toi de moi, et compte tes dernières minutes, il te reste encore un peu de temps à être Dieu, utilise-le avec utilité et raison, parce que, très bientôt, bientôt, il n'y aura plus ni temps, ni Dieu, mais seulement moi et le reste du monde qui m'entoure.

Remarque

Il s'est étendu sur elle, elle a disparu sous son corps. Et la surface du sol d'hôpital s'est transformée à la seconde même en eau sombre.

Secteur C

– Et après ces paroles, il s’est étendu sur moi, avec tout son corps malade gonflé. Il s’est étendu et il reste étendu. Je suis sur le sol, il est sur moi, et l’on n’entend pas un seul train. Silence.

– Tu m’entends, Jeanne ? Je veux te dire quelque chose de très, très important.

– Parle.

– Je t’ai vue, près de ta palissade, je pense que c’était ta palissade, tu avais alors pile treize ans et quatre jours. Comment je sais pour les quatre jours ? Tu me l’as dit. Je me suis approché de toi, j’ai regardé tes jambes, j’ai vu, qu’elles étaient très étranges, j’ai dit, – étranges jambes, – et toi en retour, tu m’as répondu je ne sais pas pourquoi, – qu’aujourd’hui tu avais pile quatre jours et treize ans. Tu te souviens ?

– Pas moi.

– Mais pourquoi, Jeanne ? Je me souviens, et pas toi, pourquoi ?

– Parce que je ne suis pas Jeanne. J’ai un autre nom. Je suis quelqu’un d’autre pas Jeanne M. de ton enfance, mais de ma vie présente, je m’appelle Neyla, et mon nom de famille commence par la lettre D.

– Je te crois, Jeanne, je crois chacune de tes paroles. Je crois, que tu es Neyla D., je crois, que tu n’es pas toi, je crois, mais je veux entendre la réponse à ma question. Pourquoi tu ne te souviens de rien, Jeanne, qu’est-ce qui s’est passé ?

– Je me souviens de tout, à part de ce, que j’ignore. Je n’ai rien oublié, je l’ignorais tout simplement. Raconte-moi, je saurai, et je me rappellerai, ce sera pour toujours.

– Tout ça est très simple, Jeanne. Une histoire simple. Simple pour toi, mais très longue pour moi, longue de

cinquante ans. Je t'ai demandé, n'était-ce pas trop tôt ? N'était-ce pas trop tôt, à l'époque, à treize ans à peine, même si c'était plus quatre jours, n'était-ce pas trop tôt pour exhiber devant un jeune homme comme moi qui tombe facilement amoureux, tes étranges jambes, à mon avis c'était un peu trop tôt, la gamine aurait pu attendre dix-huit, et commencer à se pavaner ensuite.

– S'il te plaît ne va pas plus loin. Je ne suis pas du tout ta Jeanne. Fais de moi ce que tu veux, mais, s'il te plaît stop.

– Non, pas stop, mais plus loin. À ça tu m'as répondu, – les petits genoux des filles servent bien pour briller et aveugler les jeunes yeux prêts à tomber amoureux. Mais c'est pas à treize ans, morveuse, que tu dois commencer à briller, devant moi avec tes éclatantes jambes étranges, tu pourrais attendre encore deux ans, et alors.

– Ça ne dépend pas de moi, mais de mes jambes, quand elles se mettent à briller. Devrais-je me couper maintenant les jambes, parce qu'elles se sont mises à briller avant l'âge convenu et sont sorties de sous ma jupe directement sous tes yeux ?

– Non, pas couper. Mais moi, qu'est-ce que je dois faire dans ce cas ? Mener tes jambes à l'autel, mais tes jambes, elles ont comme toi treize et quatre, je n'ai pas le droit de les épouser, vis-à-vis de la loi et des règles, je n'en ai pas le droit.

– Mais même si nous avions le droit de nous épouser, de toute façon, jamais je ne te donnerais mes jambes pour épouse, ni maintenant, ni à seize, ni à soixante-cinq ans.

– Et pourquoi ça ? Est-ce que, je n'ai pas plu à tes jambes, alors que je suis, un homme beau, fort, et que je sais aimer très, très fort.

– Je sais. Je sais, que tu peux aimer, je l'ai compris tout de suite, dès que je suis entrée dans ta chambre. Et bien que tu aies été allongé tout couvert de merde, et attaché au lit avec des sangles, j'ai compris sans savoir comment, que tu peux aimer très fort.

– Je peux. Je peux aimer fort et profondément. Je peux aimer au point que les cieux s’ouvrent et que la terre s’échappe de sous tes pieds. Entre, Jeanne, n’aie pas peur, tout ça est à toi, prends autant d’amour que tu peux en porter.

Remarque

Une pause pas très longue a interrompu leur dialogue.

Secteur D

– Tellement d’eau s’est accumulée dans ma tête, durant toutes ces années, pendant que je cherchais. Des flaques énormes et profondes, dans mon cerveau. Je marchais dessus en bottes en caoutchouc, mais l’eau est tout de même passée par-dessus le bord des bottes, et les pieds se sont tout de même mouillés.

Pendant ce temps-là le printemps s’approche et s’approche, et il fait de plus en plus bon et bon, la neige fond et fond de plus en plus, et il y a de plus en plus d’eau dans la flaque. Et ce n’est plus jusqu’aux genoux, que je suis dans l’eau mais jusqu’au cou. Et toutes les portes sont verrouillées et tous les portails sont fermés au cadenas et tout l’amour, est là-bas, derrière les portes et les portails, et moi je suis ici jusqu’au cou dans la flaque printanière, et je n’ai pas de clef pour entrer. Et voilà Toi. Un homme monstrueux, me tend la main, ouvre la paume. Qu’est-ce qu’il serre dans son poing ? L’homme-monstre ouvre le poing, dans sa paume – des clefs.

– C’est tout Jeanne, tu es arrivée, entre.

– La folie mange le mensonge. Le sang détruit la contre-vérité. Les portes s’ouvrent. L’été remplace le printemps, après mars vient juillet, les flaques sèchent, l’eau s’en va, les portes et les portails s’ouvrent, et je peux entrer. Et j’entre. Et voilà que tout cet amour est désormais à moi.

Le voilà juillet. Voilà juillet et voilà moi. Il fait chaud, mais supportable, c'est terrifiant mais beau. Et on n'a plus besoin de bottes en caoutchouc, les flaques sont finies, je suis arrivée.

– Entre, Jeanne, installe-toi confortablement, je vais te faire tout, ce que je crois nécessaire.

– Voilà je suis arrivée. Maintenant on va me proposer, le strict nécessaire. Je suis prête à tout, sauf au miel, parce que je sais, qu'il n'y a pas de miel dans juillet.

Mon cœur a brûlé, avec deux chiens dedans. La première – petite bâtarde qui avait tout le temps peur de moi, la deuxième, – une énorme chienne dont, j'ai eu peur toute ma vie. Tout a brûlé dans les flammes bleues, il ne reste plus rien dans ma poitrine, si bien que, pendant une heure entière et des poussières, j'ai vécu avec un vide glacial dans la poitrine, j'ai vécu avec un trou à la place du cœur, une heure entière et des poussières, le vent soufflait, la place sainte dans ma poitrine restait vide, mais une telle place ne peut pas rester vide, et voilà qu'apparaît dans ma poitrine, quelque chose de nouveau, peut-être un nouveau cœur, mais peut-être une nouvelle pendule à balancier. Le balancier va et vient, va et vient. Ma tête tourne, tourne. L'amour d'une sale flaque printanière s'est transformé en un mois d'été juillet. L'eau dans la tête a séché, les peurs et les suppositions sont parties. Je suis tout entière devenue amour, moi tout entière je suis l'amour. Voilà moi-l'amour, étendue sur la table et l'amour est un mets. L'amour est un plat sur une table de festin. Voilà que moi, l'amour pas assez cuit, suis étendue en morceau d'« escalope viennoise » sur la table dans l'attente de mon heure. Je suis étendue en amour estival de juillet sur la table mise et j'attends mon heure. J'attends, que ceux qui aiment ce genre de cuisine, se rassasient de moi. Je suis étendue en pain et en vin, sur la table de repas et j'attends qu'on me mange. Je suis prête à tout. Les saintes offrandes sont à la place de mon cœur brûlé. Faites de moi tout ce qui est nécessaire. Je suis prête à tout, je suis arrivée.

– Tu entends ? La musique, entends-tu le son de la musique ? C’est moi qui joue de mon corps d’harmonie intérieure. Ce sont mes sons. Ça veut dire que je m’approche, ça signifie, que je suis quelque part tout, tout près, je suis à côté, je suis quelque part, tout, tout, ici. Je suis arrivé, je suis déjà ici, c’est ma musique, les sons de mon corps d’harmonie. C’est tout, nous sommes arrivés. Notre mouvement est terminé. Nous sommes prêts à disparaître. Es-tu prête à disparaître, Jeanne de mon enfance M. ?

– Je m’appelle Neyla, Je suis prête à disparaître, je suis prête à tout. Nous sommes arrivés.

Remarque

Pause.

Secteur B

Et lors, je me suis jeté dans le coin haut de ma cellule, je me suis jeté sur le plafond lui-même, là, où se cachait mon vieux copain Dieu vaseline, je me suis jeté sur lui, et en un instant lui ai tordu son cou galactique. Et voilà qu’il n’y a plus de petitvieux-toutpuissant, son petit corps s’est effondré sur le sol, et moi je me suis effondré directement sur lui avec dans les mains une fourchette intérieure et un couteau intérieur. Je me suis effondré sur lui, comme un gros glouton s’effondre sur une « boulette de Kiev », me suis effondré et l’ai mangé tout entier sans laisser de restes. Tout mangé, jusqu’à la dernière miette. Ai mangé du pain et ai bu du vin, ai bourré mon estomac de nourriture divine, me suis rempli tout entier avec une divinité, et suis devenu moi-même une divinité. Une divinité à l’intérieur, une divinité à l’extérieur. Et voilà que maintenant, ton tour est venu, Jeanne, de devenir un tout entier. Ton tour est venu Jeanne, de te transformer de particule en tout. En tout entier, Jeanne, en tout entier à l’intérieur de moi. Comme

dit un vieux proverbe russe : « Le loup gris est allé se promener, et les a mangés tous et tous. »

Voilà quel juillet on a eu, personne n'a semé mais il en a poussé tellement, qu'il est impossible de moissonner.

Secteur B

Remarque

La suite se déroule, comme dans le plus beau des rêves. Mais la suite n'est pas un rêve, mais la réalité la plus réelle. C'est ce rare, et presque impossible état, quand dans la réalité – la beauté devient si belle qu'il est impossible de croire que c'est réel. Mais c'est réel.

Nous entendons une voix d'homme. Comme si tout ça venait d'une radio ou d'un haut-parleur. L'homme qui parle nous est inconnu. Nous ne le connaissons pas, mais celui à qui s'adresse cette voix, le connaît bien. C'est la voix de son fils aîné.

VOIX DE GLEB. – Bonjour, papa. C'est nous, tes fils – les permanents d'Arkhangelsk. Voilà qu'enfin on t'a retrouvé. On a mis des années et des années avant de découvrir où tu étais passé et où tu te trouves. Et voilà que nous nous apprêtons à venir te voir, demain nous prenons la route – deux jours de chemin et nous sommes chez toi. Malheureusement – c'est un peu cher pour nous de prendre l'avion, le salaire de permanent d'Arkhangelsk n'est pas terrible, c'est pourquoi nous prendrons le train omnibus. Aujourd'hui on est le vingt-neuf, le trente nous sommes en route toute la journée, et le premier juillet nous serons déjà chez toi. Quelle joie. Bien sûr si tu croisais l'un de nous par hasard dans la rue, tu ne le reconnaîtrais probablement pas. Puisque ça fait longtemps que nous ne sommes plus des enfants, mais des hommes adultes. Sacha a vingt-quatre,

Oleg, trente, et moi Gleb, déjà trente-cinq. Tes enfants sont devenus adultes, pa, et toi tu as déjà bien entamé ta sixième décennie, puisque le temps vole comme une flèche impitoyable. Nous savons, papa, nous savons. Nous savons tous tes malheurs et souffrances, ta vie n'a pas été facile, comme on dit, on ne souhaiterait pareille chose à aucun de ses ennemis. Mais, gloire à Dieu, tout ça est désormais derrière toi, et bientôt nous commencerons tous ensemble une heureuse vie commune. Nous t'emmènerons chez nous à Arkhangelsk, où nous continuerons comme avant à tenir la permanence, et toi tu seras tous les jours de repos.

– Mais avez-vous des épouses, mes fistons chéris, est-ce qu'aucun de vous n'a encore fondé de famille ?

VOIX DE GLEB. – Non, papa, aucun de nous n'a d'épouse. Jamais eu le temps de faire la cour à la gent féminine – puisque nous passons des jours entiers en permanence. Le travail prend toutes nos forces et tout notre temps libre. En revanche, nous tenons glorieusement la permanence, et tu peux être fier de tes fils, il n'y a pas meilleur permanent que nous nous seulement à Arkhangelsk, mais, probablement dans aucune autre ville de notre patrie, et peut-être même à l'étranger. La permanence, ça on sait faire et on manque pas de mordant.

– Mais d'où tenez-vous ce don, fistons, je ne crois pas me rappeler dans notre lignée le moindre permanent même médiocre, ni mon père, ni grand-père, ni arrière-grand-père, n'ont jamais tenu une permanence dans leurs vies, de qui vous avez hérité ça, pas de votre mère tout de même ?

VOIX DE GLEB. – Nous ne savons pas, papa, peut-être de notre mère, on ne peut plus le vérifier, pas moyen de demander à maman, puisque, après ton coup qui lui a chassé la raison, elle a quitté la maison et n'est jamais revenue. Peut-être de notre mère.

Secteur A

Et après ces paroles, il m'a serré le cou avec ses mains, si bien que je n'ai pas eu le temps de pousser le moindre cri ni d'avoir peur, et ensuite, il a serré les mains encore une fois plus fort et plus fort, si bien que la couleur a disparu de mes yeux, et tout est devenu sombre, comme dans une nuit sans la plus petite étoile, et ensuite il a serré encore une fois aussi fort, qu'il pouvait, et tout ce qu'il y avait jusque-là tout au long de ma vie, s'est interrompu en un seul instant. Il était une fois dans le monde une femme aux jambes étranges Neyla qui ressemblait à Jeanne de l'enfance d'un autre M., il était une fois, cette femme et il n'y a plus. Il y a une seconde encore il y avait, et dans la seconde suivante il n'y a plus.

Secteur B

VOIX DE GLEB. – Et pour l'instant, papa, voilà, tout. Le reste à notre rencontre. Le premier juillet nous serons chez toi, prépare-toi à changer de lieu de résidence, rassemble tes affaires, pense à ta nouvelle vie. Nous t'embrassons. Tes fils Sacha, Oleg et Gleb.

Secteur A

Et juste après que, cette femme n'était plus, seul son corps aux jambes étranges traîne en poupée de chiffon sur le sol, et où est son âme maintenant nul ne sait, puisque, on ne peut plus lui demander, juste après tout ça, sans aucune hésitation ni agitation, la peau pile sous son sein droit a été ouverte, la viande ouverte et le tissu même déballé, et extrait ce que chaque homme aimant demande à sa femme bien-aimée, et ensuite le poignet séparé de la main, ici il a fallu s'appliquer un peu et utiliser ses dents, et voilà que

le deuxième objet féminin s'est retrouvé également dans les mains de l'amoureux. Ça y est !

Secteur C

– Je demande votre main et votre cœur, dit l'homme.

– Je suis d'accord, – répond la femme, – et voilà, que l'homme serre déjà dans son poing et le cœur et la main qui porte à l'annulaire une bague en argent.

Et voilà que vient désormais le temps d'appeler ici les aides-soignants et le saint médecin de service, pour le développement ultérieur de tous les événements nécessaires. Mais les voilà déjà, il a suffi qu'on pense à eux et ils sont déjà là, – foncent dans la chambre, voient, ce qui s'est passé, et s'occupent de leur affaire, c'est-à-dire de moi, puisque c'est bien moi leur affaire et leur travail bien-aimé, le plafond bouge et se transforme en sol mais ce n'est pas nouveau pour moi, pour moi rien n'est nouveau, de la même manière qu'il n'y a pas de miel dans juillet, qui, à propos, est déjà arrivé mois tant attendu, mes trois fils sont arrivés, c'est le premier juillet, toutes mes affaires sont rassemblées, il est temps de filer à Arkhangelsk, il n'est pas souhaitable de tarder sinon mon trio risque d'être en retard pour sa permanence, le sol, le plafond et les murs, toc, toc, toc.

Remarque

Le sol, les murs et le plafond ont déployé les ailes en un instant et se sont envolés.

Secteur A

Je n'entends pas, ce que vous me dites ici, je suis sourd, j'entends rien, inutile de crier, ça fait six ans que le son s'est cassé dans mes oreilles, et voilà que la lumière dans mes yeux tombe en panne, le ciel obscur m'a couvert et pas la moindre étoile, l'obscurité depuis le tout début et jusqu'à la toute fin, un juillet sans fin éternel pour les siècles des siècles.

Remarque

Le mouvement s'arrête, la nature se fige, on attend. L'automne, l'hiver, le printemps, et puis l'été. En plein milieu de l'été – juillet. Tout est devenu autre mais n'a pas recommencé de nouveau, est parti plus loin. « Tout » est parti plus loin et nous sommes partis avec.

Secteur B

VOIX D'HOMME INCONNUE. – Z'êtes qui pour lui, parents ?

VOIX DE GLEB. – Nous sommes ses enfants.

VOIX D'HOMME INCONNUE. – Non tous les trois ?

VOIX DE GLEB. – Oui tous les trois. On peut récupérer ou il faut attendre ?

VOIX D'HOMME INCONNUE. – Attendre quoi, allez-y récupérez.

VOIX DE GLEB. – Alors, frangins, c'est parti ?

VOIX D'HOMME INCONNUE. – Où ça, c'est où que vous allez l'enterrer, z'avez déjà choisi la place ?

VOIX DE GLEB. – Y a rien à choisir, à Arkhangelsk, bien sûr. Notre petit-père a rêvé toute sa vie de se retrouver à Arkhangelsk, et voilà que son rêve s'accomplit. Là où il allait il se retrouvera. Alors, c'est parti ? Eh bien, voilà, notre petit-père, on va partir pour notre Arkhangelsk, et le

plus vite sera le mieux. Nous avons tout juste le temps, la permanence c'est pour après-demain. Sacha, Oleg, prenez les pieds, je prends le dos. Alors, quoi, un, deux, trois, c'est parti. On y va.

Remarque

La femme-interprète quitte la scène.

RIDEAU